

CHAPITRE 20

LA FABLE DES ABEILLES ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

L'économie politique, au tournant du XVIII^e siècle, entreprend de fixer son objet, ses frontières et ses méthodes.

Au cours de cette époque fondatrice l'économie politique s'identifie à l'économie politique libérale avec, entre autres, François Quesnay et la physiocratie, Turgot (notamment, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, 1766) et, surtout, Adam Smith, en Angleterre, qui eût une influence prépondérante.

Un peu plus tard, sous l'action des Idéologues, en France, et en particulier de Jean-Baptiste Say (1767-1832), le domaine économique



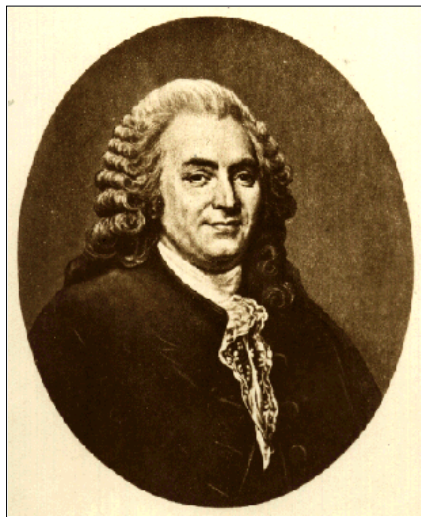
Jean-Baptiste Say, 1767-1832

est conçu comme une partie d'une « science sociale » plus vaste, et son étude est introduite, à l'Institut, dans la classe des sciences morales et politiques.

Ainsi pendant que s'édifient les fondements théoriques de la nouvelle société basée sur la concurrence, les citoyens de l'État de droit, supposément libres et raisonnables, sont appelés au nom de l'utilité publique à devenir travailleurs, prospères et vertueux.

Le slogan de l'économie politique devient, dès la deuxième moitié des Lumières, le « laissez-faire, laissez-passer » de l'école physiocratique, son image, celle smithienne, de la « main invisible », et sa devise empruntée à Mandeville et à la *Fable des Abeilles* : « les vices privés font le bien public ».

La nouvelle discipline émerge avec l'école physiocratique en liant, dès le départ, les enjeux politiques à une « législation morale » ; elle a pour finalités l'affirmation des droits naturels et le progrès des Lumières, et situe, par le fait même, selon les convictions idéologiques de l'heure, le mieux-être social à l'horizon de l'universalité du genre humain.



Anne Robert Jacques Turgot, 1727-1781

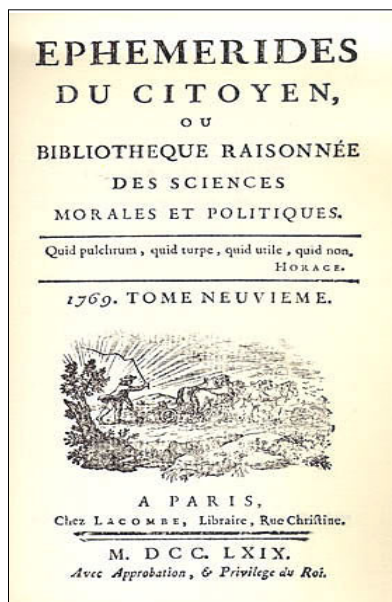
Mandeville, son auteur, en passant par d'Holbach et par Rousseau, la thèse se profile en contrepoint de l'un des débats les plus chauds des Lumières : le débat sur le luxe qu'accompagnent l'essor du commerce et l'évolution des mœurs.

Le luxe, cette réalité centrale de l'époque, y est aperçu tantôt comme un frein, indistinctement économique, moral ou politique, des changements que réclament les « philosophes », tantôt, au contraire, comme le moteur *naturel* de la formation et de la circulation des richesses et, de ce fait, concourant au bien-être général.

La doctrine physiocratique inspire les réformes de Turgot, chargé d'épurer les finances sous Louis XVI, à la veille de la Révolution, ainsi qu'une partie de l'œuvre fiscale de la Constituante.

Le coup d'envoi a été donné par ce qui apparaît maintenant la fable fondatrice du libéralisme moderne : la célèbre *Fable des abeilles*.

De Montesquieu à Voltaire qui en appréciait les paradoxes développés avec verve par



Le statut de cette catégorie, aussi indécis d'un discours à l'autre que sont paradoxalement tranchées les prises de position à propos du luxe et de ses effets sociaux, révèle son rôle de catalyseur dans le développement de la réflexion économique ainsi que des polémiques plus générales auxquelles le dix-huitième siècle l'associe.

La réflexion sur le luxe (elle se clôt comme telle pendant l'an II) s'enracine alors dans les thèses d'ensemble relatives à la nature humaine, ses besoins, ses passions et ses désirs. Si les auteurs s'accordent pour voir dans le désir de s'enrichir, un désir naturel, et dans le luxe, une jouissance du revenu possible, tout aussi naturelle, la discussion commence lorsqu'on s'interroge sur sa valeur sociale. Tantôt le luxe, aperçu comme signe concret du progrès historique et social, est légitimé comme l'une des causes de ce progrès, tantôt il est dénoncé comme un instrument de stratification renforçant l'inégalité, corrupteur des mœurs sociales et subordonnant les pauvres aux riches, un danger pour la liberté.

BERNARD DE MANDEVILLE ET LA FABLE FONDATRICE DU LIBÉRALISME ÉCONOMIQUE

Né en Hollande, en 1670, Bernard de Mandeville fait ses études en philosophie et en médecine à Rotterdam. Il se spécialise dans les maladies nerveuses que l'on appelle, à l'époque, les « passions ». Il fait d'ailleurs paraître, en 1711, son *Traité des passions hypocondriaques et hystériques*. Il émigre en Angleterre au début du XVIII^e siècle afin d'y pratiquer la médecine. C'est en 1714 qu'il publiera la *Fable philosophique des Abeilles* qui le rendra célèbre dans toute l'Europe. Il meurt en 1733 dans son pays d'adoption.

Mandeville développe assez tôt un intérêt non seulement pour la politique et l'économie, mais également pour les fables.

En 1703, il traduira en anglais les *Fables* de La Fontaine et y joindra deux de ses propres fables : « La carpe » et « Le rossignol et le hibou ». On se passionne à l'époque pour les fables animalières car elles permettent d'évoquer le principe de l'ordre naturel – on représente l'Homme sous les traits d'un animal – en plus de souligner la tyrannie des passions : orgueil du corbeau, paresse de la cigale.

En 1714, Mandeville fait paraître un petit livre qui allait créer un véritable scandale en Angleterre : *La Fable des abeilles, ou les vices privés font le bien public*. Celui-ci contient un poème : « La ruche mécontente ou les coquins devenus honnêtes », en plus d'une vingtaine de remarques et d'essais sur la politique, l'éthique et l'économie.

La Fable des abeilles a exercé une influence considérable au XVIII^e siècle. L'œuvre décrit avec cynisme les ressorts de la prospérité de l'Angleterre de l'*Enlightenment*. Mandeville y dénonce les fausses vertus que sont, par exemple, la modestie, la décence, l'honnêteté et le



sens de la hiérarchie. Il tente de montrer comment la convoitise, l'orgueil et la vanité sont les ressorts de l'opulence. Il souligne, en somme, l'utilité économique des vices et montre, du même souffle, l'harmonie naturelle des intérêts.

Dès sa parution, *La Fable* émeut l'opinion. Elle est aussitôt l'objet dans les journaux de débats acrimonieux pendant que l'Église condamne ce diable d'homme. Le jeu de mots sur son nom circule : « Man-Devil ».

Or, on semble avoir mal compris le sens de la dichotomie vertu/vice qu'utilise Mandeville.

La vertu, selon lui, est toute action qui s'oppose aux impulsions de la nature et qui cherche à faire le bien public, alors que le vice est tout ce que l'homme accomplit pour satisfaire ses appétits sans considération pour le bien public.

Les vices auxquels Mandeville prête une utilité économique ne sont donc pas l'ivrognerie, la pyromanie ou la luxure. Non, ce sont plutôt la convoitise, la recherche du profit individuel, l'orgueil. Ce sont ces

passions naturelles toujours à l'œuvre mais que dissimule l'état social. Ce sont, en un mot, tout ce qui pousse les hommes à embaucher des domestiques, à se faire confectionner des robes magnifiques ou des bijoux coûteux, en somme à chercher à devenir riche et à dépenser sans compter pour montrer qu'on l'est devenu.

Satisfaire l'extravagance du riche, écrit-il, donne du travail aux pauvres. La prodigalité est utile, la frugalité est nuisible. Malthus et Keynes auront compris la leçon...

Voici trois extraits de la *Fable des abeilles*.

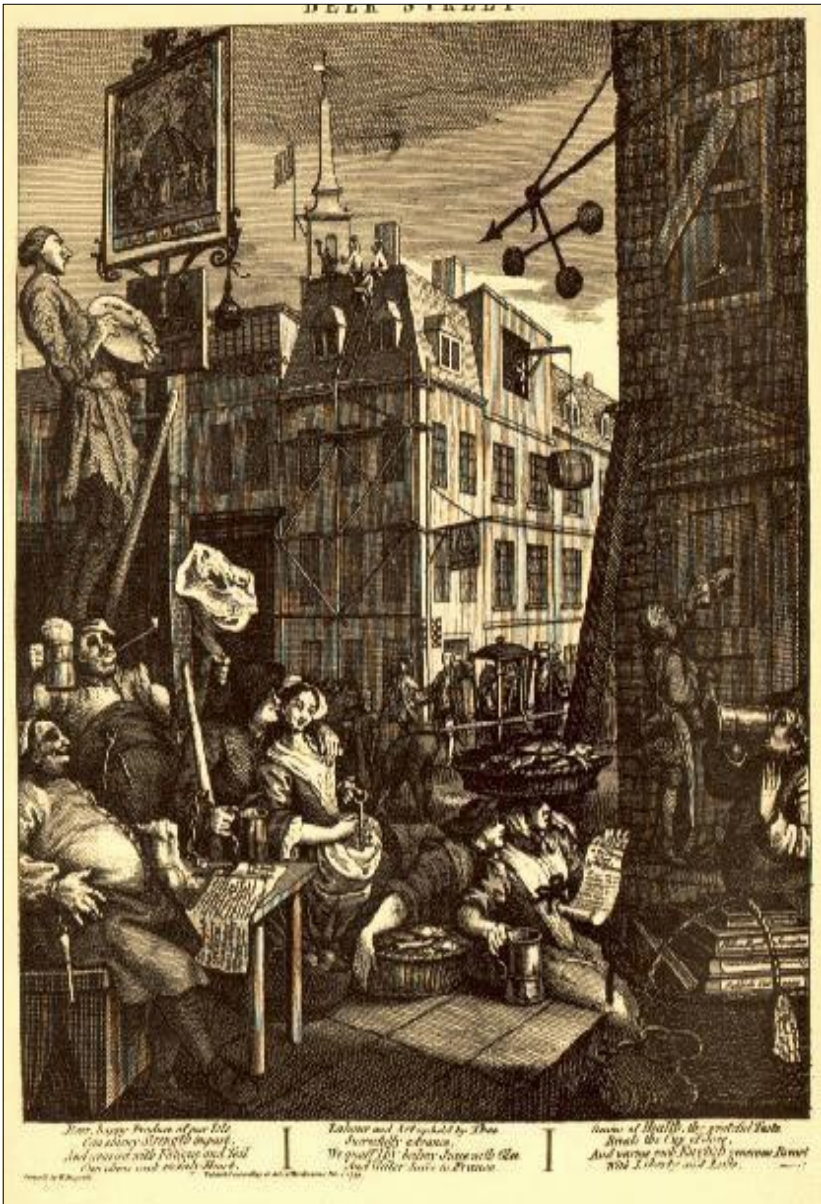
On appréciera dans le premier extrait, *la ruche prospère*, l'éloge de la monarchie parlementaire, condition politique de la prospérité de la ruche, l'apologie du luxe pour l'élite comme moteur de l'économie, le thème enfin des dissonnances (les vices) nécessaires qui concourent à l'harmonie de l'ensemble.

LA RUCHE PROSPÈRE

Une vaste ruche bien fournie d'abeilles,
Qui vivait dans le confort et le luxe,
Et qui pourtant était aussi illustre pour ses armes et ses lois,
Que pour ses grands essaims tôt venus,
Était aux yeux de tous la mère la plus féconde
Des sciences et de l'industrie.
Jamais abeilles ne furent mieux gouvernées,
Plus inconstantes, ou moins satisfaites.
Elles n'étaient pas asservies à la tyrannie
Ni conduites par la versatile démocratie,
Mais par des rois, qui ne pouvaient mal faire, car
Leur pouvoir était limité par des lois.
[...]
On se pressait en foule dans la ruche féconde,
Mais ces foules faisaient sa prospérité.
Des millions en effet s'appliquaient à subvenir
Mutuellement à leurs convoitises et à leurs vanités,
Tandis que d'autres millions étaient occupés
À détruire leur ouvrage.
Ils approvisionnaient la moitié de l'univers,
Mais avaient plus de travail qu'ils n'avaient d'ouvriers.
Quelques-uns avec de grands fonds et très peu de peines,
Trouvaient facilement des affaires fort profitables,
Et d'autres étaient condamnés à la faux et à la bêche,
Et à tous ces métiers pénibles et laborieux,
Où jour après jour s'échinent volontairement des misérables,
Épuisant leur force et leur santé pour avoir de quoi manger.
Tandis que d'autres s'adonnaient à des carrières

Où on met rarement ses enfants en apprentissage,
 Où il ne faut pas d'autres fonds que de l'effronterie,
 Et où on peut s'établir sans un sou,
 Comme aigrefin, pique-assiette, proxénète, joueur,
 Voleur à la tire, faux-monnaieur, charlatan, devin,
 Et tous ceux qui, ennemis
 Du simple travail, se débrouillent
 Pour détourner à leur profit le labeur
 De leur prochain, brave homme sans défiance.
 On appelait ceux-là des coquins, mais au nom près
 Les gens graves et industriels étaient tout pareils ;
 Dans tous les métiers et toutes les conditions il y avait de la fourberie,
 Nul état n'était dénué d'imposture.
 [...]
 C'est ainsi que, chaque partie étant pleine de vice,
 Le tout était cependant un paradis.
 Cajolées dans la paix, et craintes dans la guerre,
 Objets de l'estime des étrangers,
 Prodiges de leur richesse et de leur vie,
 Leur force était égale à toutes les autres ruches.
 Voilà quels étaient les bonheurs de cet État ;
 Leurs crimes conspiraient à leur grandeur,
 Et la vertu, à qui la politique
 Avait enseigné mille ruses habiles,
 Nouait, grâce à leur heureuse influence,
 Amitié avec le vice. Et toujours depuis lors
 Les plus grandes canailles de toute la multitude
 Ont contribué au bien commun.
 Voici quel était l'art de l'État, qui savait conserver
 Un tout dont chaque partie se plaignait.
 C'est ce qui, comme l'harmonie en musique,
 Faisait dans l'ensemble s'accorder les dissonances.
 Des parties diamétralement opposées
 Se prêtent assistance mutuelle, comme par dépit,
 Et la tempérance et la sobriété
 Servent la gourmandise et l'ivrognerie.
 La source de tous les maux, la cupidité,
 Ce vice méchant, funeste, réprouvé,
 Était asservi à la prodigalité,
 Ce noble péché, tandis que le luxe
 Donnait du travail à un million de pauvre gens,
 Et l'odieux orgueil à un million d'autres.
 L'envie elle-même, et la vanité,
 Étaient serviteurs de l'application industrielle ;
 Leur folie favorite, l'inconstance
 Dans les mets, les meubles et le vêtement,
 Ce vice bizarre et ridicule, devenait
 Le moteur même du commerce.

LA FABLE DES ABEILLES



Dans le second extrait, on voit se mettre en place, *a contrario*, les conditions du déclin de la prospérité : croyant redevenir vertueux les habitants de la ruche veulent rétablir l'honnêteté dans le commerce.

NOUS VOULONS DE L'HONNÊTETÉ

Il ne se commettait pas la moindre erreur,
La moindre entorse au bien public,
Que tous ces pendants ne s'écrient effrontément :
« Grands dieux ! Si seulement nous avions de l'honnêteté ! »
Mercure souriait de cette impudence,
Et d'autres trouvaient absurde
D'invectiver sans cesse contre ce qu'ils aimaient tant.
Mais Jupiter transporté d'indignation,
Finit par jurer dans sa colère « Qu'il débarrasserait
Cette ruche braillarde de la malhonnêteté ».
C'est ce qu'il fit. À l'instant même celle-ci disparaît
Et l'honnêteté emplit leur cœur.
Là elle leur montre, tel l'arbre de la connaissance,
Des crimes qu'ils ont honte d'apercevoir,
Et que désormais en silence ils avouent
En rougissant de leur laideur,
Comme des enfants qui voudraient bien cacher leurs fautes,
Mais qui par la couleur de leurs joues découvrent leurs pensées,
S'imaginant, quand on les regarde,
Qu'on voit tout ce qu'ils ont fait.

Dans le troisième extrait nous assistons à l'effondrement du système : Mandeville montre combien tous pâtissent avec le retour de la vertu.

LE DÉCLIN

Mais, ô dieux ! Quelle consternation,
Quel immense et soudain changement !
En une demie-heure, dans toute la nation,
Le prix de la viande baissa d'un sou par livre.
L'hypocrisie a jeté le masque
Depuis le grand homme d'État jusqu'au rustre.
[...]
Regardez maintenant cette ruche glorieuse, et voyez
Comment l'honnêteté et le commerce s'accordent.
La splendeur en a disparu, elle dépérit à toute allure,
Et prend un tout autre visage.
Car ce n'est pas seulement qu'ils sont partis,
Ceux qui chaque année dépensaient de vastes sommes,
Mais les multitudes qui vivaient d'eux
Ont été jour après jour forcées d'en faire autant.
[...]
À mesure que l'orgueil et le luxe décroissent,
Graduellement ils quittent aussi les mers.
Ce ne sont plus les négociants, mais les compagnies
Qui suppriment des manufactures entières.

LA FABLE DES ABEILLES

Les arts et le savoir-faire sont négligés.
Le contentement, ruine de l'industrie,
Les remplit d'admiration pour l'abondance de biens tout simples
Sans en chercher ou en désirer davantage.
Il reste si peu de monde dans la vaste ruche,
Qu'ils ne peuvent en défendre la centième partie
Contre les assauts de leurs nombreux ennemis.
Ils leur résistent vaillamment,
Puis enfin trouvent une retraite bien défendue,
Et là se font tuer ou tiennent bon.
Il n'y a pas de mercenaire dans leur armée,
Ils se battent bravement pour défendre leur bien ;
Leur courage et leur intégrité
Furent enfin couronnés par la victoire.
Ils triomphèrent non sans pertes,
Car des milliers d'insectes avaient été tués.
Endurcis par les fatigues et les épreuves,
Le confort même leur parut un vice,
Ce qui fit tant de bien à leur sobriété
Que, pour éviter les excès,
Ils se jetèrent dans le creux d'un arbre,
Pourvus de ces biens : le contentement et l'honnêteté.

Il faut tirer la leçon que la réalité et l'expérience nous administrent :

Le vice est aussi nécessaire à l'État,
Que la faim l'est pour le faire manger.

Les passions ne sont ni bonnes ou mauvaises, le bien et le mal sont relatifs, l'important est d'orienter ces forces, ressorts de nos comportements, pour le mieux-être de tous.

MORALE

Cessez donc de vous plaindre : seuls les fous veulent
Rendre honnête une grande ruche.
Jouir des commodités du monde,
Être illustres à la guerre, mais vivre dans le confort
Sans de grands vices, c'est une vaine
Utopie, installée dans la cervelle.
Il faut qu'existent la malhonnêteté, le luxe et l'orgueil,
Si nous voulons en retirer le fruit.
La faim est une affreuse incommodité, assurément,
Mais y a-t-il sans elle digestion ou bonne santé ?
Est-ce que le vin ne nous est pas donné
Par la vilaine vigne, sèche et tordue ?
Quand on la laissait pousser sans s'occuper d'elle,
Elle étouffait les autres plantes et s'emportait en bois ;

Mais elle nous a prodigué son noble fruit,
Dès que ses sarments ont été attachés et taillés.
Ainsi on constate que le vice est bénéfique,
Quand il est émondé et restreint par la justice ;
Oui, si un peuple veut être grand,
Le vice est aussi nécessaire à l'État,
Que la faim l'est pour le faire manger.
La vertu seule ne peut faire vivre les nations
Dans la magnificence ; ceux qui veulent revoir
Un âge d'or, doivent être aussi disposés
À se nourrir de glands, qu'à vivre honnêtes.

FRANÇOIS QUESNAY ET LA PHYSIOCRATIE

Né en France, en 1694, François Quesnay fait ses études en médecine, plus précisément en chirurgie. Il deviendra d'ailleurs le médecin personnel de M^{me} de Pompadour et de Louis XV.

En 1757, il écrit un article important pour l'*Encyclopédie*, « Grains », dans lequel il dit de l'économie qu'elle est une médecine sociale.

À la même époque, il forme avec Mirabeau l'école physiocratique à laquelle se rallie Gournay, particulièrement soucieux de la liberté du commerce.

La doctrine physiocratique présente une théorie générale de la société.

Elle part de ce principe que, dans l'état social, l'homme a droit à ce qu'il acquiert librement par son travail.

La liberté et la propriété sont des droits naturels que le droit positif doit consacrer.

La physiocratie sera défendue ensuite par Mercier de la Rivière, Dupont de Nemours et par le groupe de Gournay, Turgot, Morellet, Trudaine, Malesherbes.

En 1758, Quesnay fait paraître le *Tableau Économique*, première analyse circuitiste des relations monétaires entre classes sociales.



Le mot « physiocratie » tire son origine du grec : « phusis » qui signifie nature alors que « kratos » signifie pouvoir. Il s'agit donc de se laisser gouverner par la nature. L'organisation de la société doit être calquée sur l'*ordre naturel* auquel sont soumis les phénomènes de production, de répartition et de circulation.

LA FABLE DES ABEILLES

La terre pour l'école physiocratique crée seule la richesse. Aussi les physiocrates favoriseront-ils la croissance économique par l'agriculture.



La circulation des biens doit être libre : la vente, comme le troc, est un échange, car la monnaie n'est qu'une marchandise. Constatant que la France produit trop de biens de luxe qui pourraient être achetés de l'étranger, ils font valoir que la force d'une nation dépend de ses récoltes. Il faut noter à ce propos que le contexte français est fort différent du contexte anglais, la France étant surtout un pays agricole.

Voici quelques extraits du célèbre article « grains » de l'*Encyclopédie* (1757) dans lequel Quesnay expose les principaux éléments de la doctrine physiocratique.

GRAINS : L'AGRICULTURE, SEULE SOURCE DE RICHESSE

Les principaux objets du commerce en France sont les grains, les vins et eaux-de-vie, le sel, les chanvres et les lins, les laines et les autres produits que fournissent les bestiaux [...]. Mais on s'aperçoit aujourd'hui que la production et le commerce de la plupart de ces denrées sont presque anéantis en France. Depuis longtemps, les manufactures de luxe ont séduit la nation ; nous n'avons ni la soie ni les laines convenables pour fabriquer les belles étoffes et les draps fins ; nous nous sommes livrés à une industrie qui nous était étrangère, et on y a employé une multitude d'hommes dans le temps que le royaume se dépeuplait et que les campagnes devenaient désertes.

Pour gagner quelques millions à fabriquer et à vendre de belles étoffes, nous avons perdu des milliards sur le produit de nos terres, et la nation, parée de tissus d'or et d'argent, a cru jouir d'un commerce florissant [...].



La marquise de Pompadour dont François Quesnay (1694-1774) fut le médecin personnel

Les travaux d'industrie se multiplient par les richesses. Les travaux de l'agriculture dédommagent des frais, payent la main-d'œuvre de la culture, procurent des gains aux laboureurs : et de plus ils produisent les revenus des biens-fonds. Ceux qui achètent les ouvrages d'industrie payent les frais, la main-d'œuvre et le gain des marchands ; mais ces ouvrages ne produisent aucun revenu au-delà [...].

Il n'y a donc pas multiplication de richesses dans la production des ouvrages d'industrie, puisque la valeur de ces ouvrages n'augmente que du prix de la subsistance que les ouvriers consomment [...]. Tous ces entrepreneurs ne font des fortunes que parce que d'autres font des dépenses. Ainsi il n'y a pas d'accroissement de richesses [...].

Une nation qui a peu de commerce de denrées de son cru, et qui est réduite, pour subsister, à un commerce d'industrie, est dans un état précaire et incertain. Car son commerce peut lui être enlevé par d'autres nations rivales qui se livreraient avec plus de succès à ce même commerce.

Le *Tableau économique* se veut une analyse de l'ordre naturel économique.

Il s'agit d'une représentation en zig-zag des échanges entre trois classes sociales. D'abord la classe productive, c'est-à-dire la classe des laboureurs qui fait naître par la culture les richesses véritables et qui effectue un travail productif. C'est cette classe qui permet l'apparition du produit net, ce surplus physique que les physiocrates appelleront un « don gratuit de la nature ».

Ensuite il y a la classe des propriétaires qui comprend l'aristocratie, le souverain, le clergé. Ils ne produisent rien – ils subsistent par la rente que leur paient les laboureurs – mais il jouent un rôle important : ils font les avances (semences, charrues, granges) qui permettront aux laboureurs de faire naître les richesses.

Enfin il y a la classe stérile qui comprend les artisans et les manufacturiers. Leur travail est qualifié d'improductif car ils ne créent pas de richesses nouvelles. Il ne font que transformer les richesses.

Les échanges entre ces classes sont représentés sous forme d'un circuit fermé rappelant la circulation sanguine, analogie chère au chirurgien qu'est Quesnay.

LA MÉTAPHORE MÉDICALE

Cette circulation a, comme toutes les autres, des règles exactes de flux et de reflux, qui empêchent également et l'épuisement des canaux et leur engorgement. Ce sont ces règles si importantes à connaître, non pour porter l'intervention d'une main téméraire dans des conduits dont le jeu naturel dépend uniquement de l'impulsion qui leur est propre et qui ne souffrent aucun secours étranger, mais pour éviter ce qui peut leur nuire : ce sont ces règles si importantes, et néanmoins si peu connues, que nous allons anatomiser.

La physiocratie constitue un mélange de libéralisme et de conservatisme. En matière de commerce, leur mot d'ordre deviendra célèbre : « laissez-faire, laissez passer ». Mais leur défense de l'agriculture et de la propriété foncière font d'eux des conservateurs : l'ordre établi, celui qui prévaudra jusqu'à la Révolution, est à leurs yeux le meilleur qui soit.

Un texte de Quesnay résume bien un tel mixte : ce sont les *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole* dont voici un passage.

Que la nation soit instruite des lois générales de l'ordre naturel qui constituent le gouvernement évidemment le plus parfait.

Que le souverain et la nation ne perdent jamais de vue que la terre est l'unique source des richesses, et que c'est l'agriculture qui les multiplie.

Que la propriété des biens fonds et des richesses mobilières soit assurée à ceux qui en sont les possesseurs légitimes ; car la sûreté de la propriété est le fondement essentiel de l'ordre économique de la société.

Que le gouvernement économique ne s'occupe qu'à favoriser les dépenses productives et le commerce des denrées du cru, et qu'il laisse aller d'elles-mêmes les dépenses stériles.

Qu'une nation qui a un grand territoire à cultiver et la facilité d'exercer un grand commerce des denrées du cru, n'étende pas trop l'emploi de l'argent et des hommes aux manufactures et au commerce de luxe, au préjudice des travaux et des dépenses de l'agriculture ; car préférablement à tout, le royaume doit être bien peuplé de riches cultivateurs.

Qu'on ne provoque point le luxe de décoration au préjudice des dépenses d'exploitation et d'amélioration de l'agriculture, et des dépenses en consommation de subsistance, qui entretiennent le bon prix et le débit des denrées du cru, et la reproduction des revenus de la nation.

Qu'on ne soit pas trompé par un avantage apparent du commerce réciproque avec l'étranger, en jugeant simplement par la balance des sommes en argent, sans examiner le plus ou le moins de profit qui résulte des marchandises mêmes que l'on a vendues et de celles que l'on a achetées. Car souvent la perte est pour la nation qui reçoit un surplus en argent [...].

Qu'on maintienne l'entière liberté du commerce ; car la police du commerce intérieur et extérieur la plus sûre, la plus exacte, la plus profitable à la nation et à l'État, consiste dans la pleine liberté de la concurrence.

ADAM SMITH ET L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Né en Écosse, en 1723, Adam Smith a étudié les mathématiques et la philosophie. Il enseignera d'ailleurs ces deux disciplines à Glasgow et à Édimbourg.

En 1759, il publie sa *Théorie des sentiments moraux* préfigurant à certains égards les thèses qu'il défendra dans son maître livre de 1776, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. On considère encore aujourd'hui cet ouvrage comme l'ouvrage fondateur de l'économie politique.



Adam Smith, 1723-1790

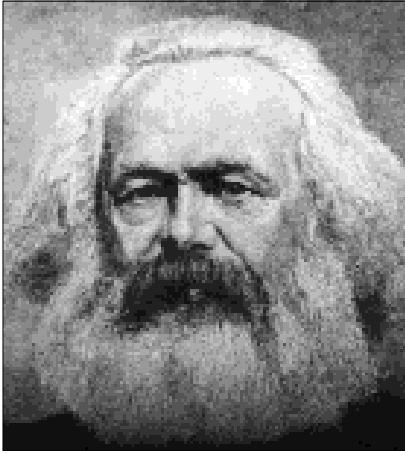
Adam Smith considère qu'il y a essentiellement deux causes majeures expliquant la richesse des nations. La première est le travail, ou plutôt la division du travail.

Tablant sur les différences d'aptitudes entre individus, la division du travail permettrait une augmentation de la productivité. Et la

division du travail existerait au sein de l'entreprise, de la contrée, entre les pays.

Sur ces bases, Smith développera ce qui allait devenir le cœur de la théorie classique : la théorie de la valeur-travail.

Cette théorie – Ricardo et Marx la reprendront – stipule que l'échange de marchandises se fait en considérant les quantités de travail incorporées dans chacune d'elles.



Karl Marx, 1818-1883

Voici comment Smith analyse le principe de la division du travail comme la première source de la richesse, dans son célèbre ouvrage *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) :

Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail, et la plus grande partie de l'habileté, de l'adresse et de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues, à ce qu'il semble, à la division du travail [...].

Prenons un exemple dans une manufacture de la plus petite importance, mais où la division du travail s'est fait souvent remarquer : une manufacture d'épingles.

Un homme qui ne serait pas façonné à ce genre d'ouvrage, dont la division du travail a fait un métier particulier, ni accoutumé à se servir des instruments qui y sont en usage, dont l'invention est probablement due encore à la division du travail, cet ouvrier, quelque adroit qu'il fût, pourrait peut-être à peine faire une épingle dans toute sa journée, et certainement il n'en ferait pas une vingtaine. Mais de la manière dont cette industrie est maintenant conduite, nonseulement l'ouvrage entier forme un métier particulier, mais même cet ouvrage est divisé en un grand nombre de branches, dont la plupart constituent autant de métiers particuliers [...].

[L]'important travail de faire une épingle est divisé en dix-huit opérations distinctes ou environ, lesquelles, dans certaines fabriques sont remplies par autant de mains différentes [...]. J'ai vu une petite manufacture de ce genre qui n'employait que dix ouvriers [...]. Mais, quoique la fabrique fût fort pauvre et, par cette raison, mal outillée, cependant, quand ils se mettaient en train, ils venaient à bout de faire entre eux environ douze livres d'épingles par jour : or, chaque livre

contient au delà de quatre mille épingles de taille moyenne. Ainsi ces dix ouvriers pouvaient faire entre eux plus de quarante-huit milliers d'épingles dans une journée ; donc chaque ouvrier, faisant une dixième partie de ce produit, peut être considéré comme faisant dans sa journée quatre mille huit cents épingles. Mais s'ils avaient tous travaillé à part et indépendamment les uns des autres, et s'ils n'avaient pas été façonnés à cette besogne particulière, chacun d'eux assurément n'eût pas fait vingt épingles, peut-être pas une seule, dans sa journée, c'est-à-dire pas, à coup sûr, la deux cent quarantième partie, et pas peut-être la quatre mille huit centième partie de ce qu'ils sont maintenant en état de faire, en conséquence d'une division et d'une combinaison convenables de leurs différentes opérations.

Adam Smith

La deuxième cause de la richesse des nations est, selon Smith, le capital et son accumulation.

Bâtiments et machines permettent d'augmenter la productivité du travail pendant que la recherche du profit individuel assure une allocation des ressources, bénéfique pour tous. Se démarquant de Mandeville, Smith insistera sur la nécessité de l'épargne, seule véritable origine du capital. L'abstinence est chez lui source de richesses.

Voici un passage de la *Richesse des nations* qui étudie l'intérêt individuel et l'échange :

Dans presque toutes les espèces d'animaux, chaque individu, quand il est parvenu à la pleine croissance, est tout à fait indépendant, et, tant qu'il reste dans son état naturel, il peut se passer de l'aide de toute autre créature vivante. Mais l'homme a presque continuellement besoin du secours de ses semblables, et c'est en vain qu'il l'attendrait de leur seule bienveillance. Il sera bien plus sûr de réussir, s'il s'adresse à leur intérêt personnel et s'il leur persuade que leur propre avantage leur commande de faire ce qu'il souhaite d'eux. C'est ce que fait celui qui propose à un autre un marché quelconque ; le sens de sa proposition est ceci : Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-mêmes ; et la plus grande partie de ces bons offices qui nous sont si nécessaires, s'obtient de cette façon. Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage.

Chaque animal est toujours obligé de s'entretenir et de se défendre lui-même à part et indépendamment des autres, et il ne peut retirer la moindre utilité de cette variété d'aptitudes que la nature a réparties entre ses pareils. Parmi les hommes, au contraire, les talents les plus disparates sont utiles les uns aux autres ; les différents produits de leur industrie respective, au moyen de ce penchant universel à troquer et à commercer, se trouvent mis, pour ainsi dire, en une masse commune où chaque homme peut aller acheter, suivant ses besoins, une portion quelconque du produit de l'industrie des autres.



Adam Smith innovera sur d'autres fronts. Il rejettera complètement la thèse mercantiliste voulant que la richesse d'une nation puisse se mesurer à la quantité d'or et d'argent qu'elle possède. Non, pour lui, la monnaie n'est qu'un moyen permettant de faire circuler les biens, un simple intermédiaire dans les échanges.

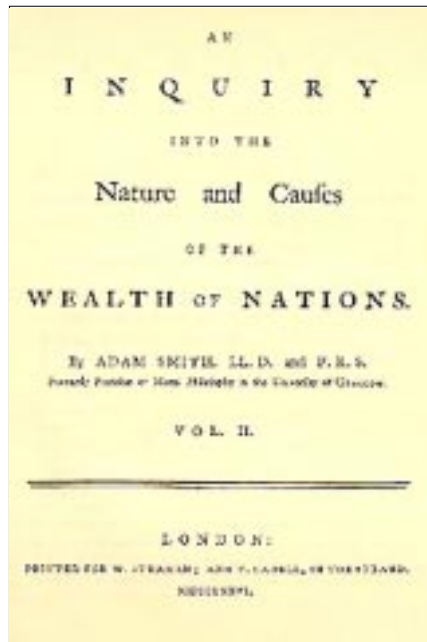
C'est la célèbre théorie de la valeur-travail :

Dans ce premier état informe de la société, qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol, la seule circonstance qui puisse fournir quelque règle pour les échanges, c'est, à ce qu'il semble, la quantité de travail nécessaire pour acquérir les différents objets

d'échange. Par exemple, chez un peuple de chasseurs, s'il en coûte habituellement deux fois plus de peine pour tuer un castor que pour tuer un daim, naturellement un castor s'échangera contre deux daims ou vaudra deux daims. Il est naturel que ce qui est ordinairement le produit de deux jours ou de deux heures de travail, vaille le double de ce qui est ordinairement le produit d'un jour ou d'une heure de travail.

Adam Smith vilipende également le protectionnisme mercantiliste, lequel empêche la division internationale du travail :

S'il saute aux yeux que le nombre de [poêlons et casseroles] est, par tous pays, limité à l'usage qu'on en fait et au besoin qu'on en a ; qu'il serait absurde d'avoir plus de poêlons et de casseroles qu'il n'en faut pour faire cuire tout ce qui se consomme habituellement d'aliments dans ce pays ; et que si la quantité des aliments à consommer venait à augmenter, le nombre des poêlons et casseroles augmenterait tout de suite [...]. il devrait également sauter aux yeux que la quantité d'or ou



d'argent est, par tous pays, limitée à l'usage qu'on fait de ces métaux et au besoin qu'on en a ; que leur usage consiste à faire, comme monnaie, circuler des marchandises, et à fournir, comme vaisselle, une espèce de meuble de ménage.

Smith considère au contraire que chaque pays doit se spécialiser dans la production dans laquelle il est le plus efficace. En ouvrant les frontières au commerce, le capitaliste, mû par une main invisible, saura faire le bonheur de la société :

[P]uisque chaque individu tâche, le plus qu'il peut, premièrement, d'employer son capital à faire valoir l'industrie nationale, et, deuxièmement, de diriger cette industrie de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. À la vérité, son intention en général n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait même pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société. En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, il ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté ; et en dirigeant cette industrie de manière que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain ; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler. Je n'ai jamais vu que ceux qui aspiraient, dans leurs entreprises de commerce, à travailler pour le bien général, aient fait beaucoup de bonnes choses. Il est vrai que cette belle passion n'est pas très commune parmi les marchands, et qu'il ne faudrait pas de longs discours pour les en guérir.

BENOIT PÉPIN

Adam Smith: The Wealth of Nations

<http://www.bibliomania.com/NonFiction/Smith/Wealth/>

Adam Smith's Recommendations on Taxation

<http://www.progress.org/banneker/adam.html>

Les grands auteurs de la pensée libérale

<http://members.aol.com/catallaxia1/frameauteurs.html>

Catallaxia : Mandeville et Hayek

<http://members.aol.com/Fabr498026/mandeville.html>

Physiocrats

<http://cepa.newschool.edu/het/schools/physioc.htm>

Retour à la ligne du temps

